Document generated on 08/09/2025 5:16 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Marcel Olscamp, Aimée Verret, Louis-Karl Picard-Sioui

Sébastien Dulude

Number 155, Fall 2014

URI: https://id.erudit.org/iderudit/72397ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Dulude, S. (2014). Review of [Marcel Olscamp, Aimée Verret, Louis-Karl Picard-Sioui]. *Lettres québécoises*, (155), 44–45.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

par SÉBASTIEN DULUDE

MARCEL OLSCAMP

☆☆☆ ½

MARCEL OLSCAMP
La mer du presque
Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2014, 96 p., 15 $.

Ce rêve étrange et pénétrant

De Marcel Olscamp, je possédais déjà dans ma bibliothèque *À gauche du mystère* et *Midi craqué* que je n'avais pas encore lus. Avec *La mer du presque*, un troisième recueil aux Écrits des Forges (après un passage à l'Hexagone), je m'étonne devant ces trois titres qui suggèrent une entité incomplète, tronquée. Une piste.

Le livre s'ouvre par des jeux sérieux et graves, des poèmes qui ont des airs de contes à la limite de l'inquiétant, des airs de rêves. Bien que teintés d'humour par moments, les textes sont très souvent campés à un cheveu du cauchemar ; c'est un « art plus fou » (p. 12) que nous donne à lire Olscamp, truffé de vagabonderies d'où l'on peut revenir « à moitié serbe » (p. 18).

> *C'était vieux velu*
> *trop violent pour moi*
>
> *Ces bêtes de la forêt du nord*
> *attrapées par les naseaux*
>
> *On s'y tranchait la gorge*
> *loin dans les fardoches*
> *à l'abri des salauds* (p. 78)

Olscamp écrit dans une langue directe, non pas crue mais trempée dans le quotidien, familière comme ces objets et ces gens qu'on a aperçus pendant son sommeil. Désirs et peurs circulent librement dans cette écriture, mais on y sent aussi se dessiner une certaine direction mystérieuse, secrète : on est toujours aux abords du sens dans ces poèmes dont les parents ont été des surréalistes.

Olscamp pèche occasionnellement par excès de mystère (« l'éternité plus trois soupirs » [p. 84]), mais autrement, il nous laisse nous approcher du sens, qui se situe autour des mots, fuyant, louvoyant, certes, mais dont on flaire bien la piste, comme ces « [s]ouches / interdites de séjour / par décret d'humus » (p. 77) qu'on poursuivra sans trop savoir pourquoi. Au fil du recueil, on fera ainsi l'expérience du presque, aux limites des mots, « tout au bord de l'apparence » (p. 90).

Petite musique de nuit

Les poèmes et sections défilent, comme portés d'eux-mêmes, grâce notamment à un vocabulaire révélateur d'angoisses, réseau d'images soigneusement distribuées de part en part du recueil, qui construisent un paysage mi-Pays des merveilles, mi-mondes anciens, mi-villes reconstituées (on sait ce que sont les mathématiques dans les rêves), où l'on apercevra parfois le poète terré à l'abri des méchants, attendant l'inévitable irraisonné : « Ils me marchent / ils me trouveront / dans mon trou d'Ubu » (p. 82). Ailleurs, on le retrouvera perdu, inquiet : « Je ne suis pas d'ici / les rues ne me regardent pas / les cafés sont fermés / les gares étoilées » (p. 44).

C'est ultimement à un voyage au cœur du grand poème enivrant de l'imaginaire que nous convie Olscamp, qui avait déjà trouvé, il y a longtemps, une source fabuleuse : « on a des réserves de rhum à gauche du mystère / là où le jargon s'étrangle » (*À gauche du mystère*, 1984). Voilà, trente ans plus tard, une nouvelle déroute en mer captivante, pilotée par un capitaine de confiance.

☆☆☆

AIMÉE VERRET
Écharpe
Montréal, Triptyque, 2014, 63 p., 17 $.

« Une mort en cache une autre »

Second recueil d'Aimée Verret, qui compte également un roman jeunesse à son actif, seconde plongée dans l'intime ; de l'enfance dans *Ce qui a brûlé*, l'auteure passe au thème du décès d'un proche avec la même douceur.

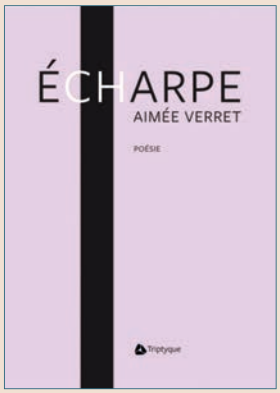
Écharpe trace un lien entre une histoire personnelle et l'anecdote historique, passée au statut mythique, du décès de la danseuse Isadora Duncan, étranglée par son foulard qui s'était pris dans une roue de sa décapotable sur la Promenade des Anglais à Nice.

J'ai déjà eu l'occasion d'écrire dans ces pages mes réserves, bien subjectives, face à ce procédé dialogique de la poésie avec l'Histoire, où parfois le rapport à cette dernière m'apparaît distant, désincarné, voire faux, ou qui tire indûment profit de la charge émotive de l'événement historique pour nourrir une poésie qui ne parvient pas à générer son émotion propre. Le danger de déséquilibre entre l'Histoire et l'histoire me semble, en somme, difficilement évitable.

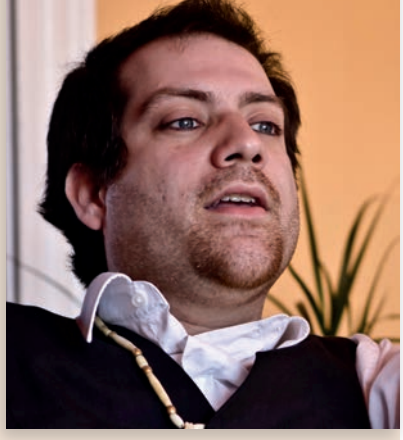
Véritable scène hollywoodienne, plus grande que nature, la fin tragique d'Isadora Duncan est le point d'ancrage à partir duquel Aimée Verret vient attacher la perte de la mère, dont la mort semble plus proche à l'auteure que ce qui l'a précédée :

> *Ta mort, ta vie. Je ne sais laquelle est la plus triste.* […] *Je préfère ta mort ; je préfère ta mort, oui, l'horreur qui laisse calme, apaisé, les mains sur la table, le dos droit.* (p. 14)

Plus loin, c'est la mort de « l'amie » qui est évoquée, celle d'une grand-mère, aussi, peut-être, et il est enfin question d'une rupture amoureuse dans la section « Dormir à deux ». Je ne peux dire que j'ai l'impression d'avoir saisi avec netteté la nature de tous ces liens entre eux, me causant çà et là quelques agacements — il est possible que je cherche trop à comprendre. Mais on peut tant en savoir sur Duncan et on ne



AIMÉE VERRET



LOUIS-KARL PICARD-SIOUI

peut lire sur les morts de l'auteure que ce qu'elle nous en donne. Avec quoi les rattacher ?

Je me suis plutôt concentré pour écouter la voix posée d'Aimée Verret dire sa distance d'avec les vivants, raconter les gorges nouées et les replis silencieux, au fil de tableaux souvent magnifiques, nus.

Et puis, dans la dernière section, « Salon », tout semble se nouer avec une telle aisance, avec évidence même :

> *Une mort en cache une autre, emboîtées comme les poupées russes qu'on a collectionnées un jour ou l'autre. La plus petite n'est pas la plus innocente, mais la plus dure, cœur de bois et de plein, qu'on avale de travers. Les autres viennent plutôt nous recouvrir comme des chapes de soie, nous leurrant et laissant passer le vent.* (p. 56)

Ainsi se maille patiemment cette écharpe qui lie tout en étranglant, qui tait et qui recouvre la gorge, enveloppe le corps qui préfère le silence de la danse — où « il n'y a ni envers ni endroit » (p. 29) — au toucher des autres. Et autour, on remarquera partout des objets, inanimés, froids et triviaux, que l'auteure touche pourtant avec amour.

C'est peut-être ce qui m'aura en définitive le plus ému, et surpris : ce rapport délicat mais complexe aux objets (« Je laisse la soie caresser mon visage. Un toucher presque humain. » [p. 28]), ceux laissés derrière, et dont on ne sait jamais qu'ils pourront devenir un jour précieux pour les vivants, à l'instar des dernières paroles prononcées. *Écharpe* rappelle combien le deuil est une expérience liée aux sensations du corps.

☆☆ ½

LOUIS-KARL PICARD-SIOUI
Les grandes absences
Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Poésie », 2013, 90 p., 17 $.

Bagou

Je me souviens d'avoir découvert Louis-Karl Picard-Sioui sur scène, en 2011. D'une intensité peu commune, il déclamait des kilomètres de textes par cœur, occupait formidablement l'espace et avait terminé sa performance en se coupant très approximativement les cheveux. On le lira ici certainement plus discret, mais aussi ambitieux.

« Membre du clan du Loup du peuple wendat » (bien pâles sont la plupart des notices biographiques à côté de celle-ci !), Picard-Sioui nous confie d'entrée de jeu « poursuivre une quête d'individualité » (Prologue, p. 8) dans ce recueil vigoureux et prolixe, véritable exutoire au trop-plein de mots dont il affirme vouloir se libérer.

Dans cette perspective quantitative, qu'on comprend liée à une volonté de présence au monde, on se retrouve devant des poèmes qui tentent d'embrasser le réel au plus large :

> *en trombe j'accours*
> *en sueur à mon clavier*
> *pour rédiger*
> *y cerner cette plénitude*
> *la circonscrire la condenser* (p. 26)

Du réel, la première section du recueil, « Ficeler le désir », n'aura malheureusement pas manqué de ramener bon nombre de tournures usées (« je m'abreuve de toi » [p. 24]) et un ton fleur bleue (« toi / dont je rédige l'élégie / de mots maladroits » [p. 15]) que l'auteur nous dit peut-être assumer pleinement :

> *un élan de lucidité*
> *et soudain je réalise*
> *la densité de l'espace qui sépare*
> *la* [sic] *romantisme de la nostalgie* (p. 27)

Mieux vaudrait sans doute se tourner vers la sagesse implicite du recueil qu'on devine ici et là, un peu convenue, qui nous encourage à ralentir, à être attentif aux petites choses, puisque « la cacophonie de notre monde / a tué la générosité des silences » (p. 46). Mais les horizons se brouilleront de manière inattendue.

Ce qui suivra dans les deux autres sections, « Séduire le temps » et « Nourrir le néant », est nettement meilleur, mais inégal. Plus stimulante, ludique et sonore, l'écriture de Picard-Sioui se joue tout à coup d'elle-même : « j'en ai tellement rien à foutre que je ne finirai même pas ma » (p. 39). De multiples jeux de renvois entre les textes les animeront d'une vitalité insoupçonnée en début de recueil, mais beaucoup de mots seront distribués à « la cadence des clics » (p. 78) qui disent « j'aime » ou se perdront à seulement dire leur futilité.

Les textes semblent piaffer d'impatience, peut-être conscients de leurs limites inhérentes, mais s'avancent, têtus, à contre-courant « sur le point de fracture / d'une civilisation empaillée d'ulcères » (p. 54). On a affaire à un poète impulsif qui n'hésite pas à braquer le volant pour effectuer un *u-turn* lorsque la route ne mène nulle part ; pour peu qu'il parvienne au bout de sa pensée, le chemin n'importe pas : « je finirai ce foutu manuscrit / j'extirperai de mes entrailles ces vers grimaçants » (p. 69).

Picard-Sioui parviendra, certes, à son objectif. Et s'il peut affirmer, finalement, n'avoir plus rien, n'avoir plus que sa voix, semblant s'être trouvé, pour ma part, je me suis quelque peu absenté en cours de route.